

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 22 (1884)
Heft: 27

Artikel: A la campagne et à la vigne
Autor: L.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-188291>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Quelques années plus tard, il plante trois mille mûriers dans la contrée et installe une magnanerie, en plein rapport dès 1843, mais abandonnée à la suite d'un ouragan terrible qui détruisit tout espoir de récolte.

Jusqu'en 1834, il n'existait sur le lac de Neuchâtel aucun autre moyen de transport pour les voyageurs que des barques à fond plat. On avait bien fait l'essai d'un grand bateau en bois, mu par une machine anglaise à basse pression; mais prenant beaucoup trop d'eau et marchant avec une lenteur déplorable, il ne put rendre les services qu'on en attendait. Cet état de choses ne devait point échapper à l'attention de Suchard, qui avait été tout particulièrement attirée par le récent lancement d'un nouveau bateau en fer sur la Seine. Aussitôt il fonde une société d'actionnaires, part pour Paris, visite l'atelier d'un constructeur renommé et commande un bateau d'après les derniers perfectionnements. Et l'on vit bientôt l'*Industriel* flotter sur le lac de Neuchâtel, sous la direction de Philippe Suchard, se faisant marin d'eau douce.

Chose étonnante, c'est que, malgré cette nouvelle entreprise qui lui causa mille tracas, vu les préjugés des populations et les entraves qu'on lui suscitait de tous côtés, la confiserie et la fabrique de chocolat, surveillées par lui, allaient leur train. On sait l'extension extraordinaire que prit plus tard cette dernière.

Il faut lire dans ses détails la biographie publiée par J. Sandoz pour se rendre compte de tout ce qu'il y a d'intéressant dans la carrière vraiment extraordinaire de Suchard. Nous le voyons repartir pour l'Amérique et y fonder, sous le nom d'*Alpina*, une colonie agricole et industrielle qui, malgré son dévouement, n'eut que cinq années d'existence. Rentré au pays, toujours plein de courage, il donne un nouvel et puissant essor à sa fabrique, dont la réputation s'étend peu à peu dans le monde entier.

En 1859, le canon de Solferino se faisant entendre, Suchard est au premier rang des volontaires qui partent sur le champ de bataille pour secourir les blessés. Cinq ans après, il retourne visiter l'Italie en touriste et écrit sur Venise, le Vésuve et Pompéi une description des plus pittoresques. Bientôt il se remet en route pour l'Algérie et le Sahara, qui lui fournissent le sujet de nouvelles relations de voyage parsemées de choses à la fois curieuses et amusantes. Parmi les nombreuses anecdotes qu'on y rencontre, cueillons celle-ci, datée de Batna :

« Tous les Arabes d'ici ont de fort belles dents. J'en ai accosté un groupe dans la forêt. C'étaient tous de beaux hommes, bien montés et très familiers. Ils étaient aussi curieux de me voir, ainsi que mon compagnon de voyage, M. L... Je demandai à ce dernier, en leur présence, s'il voulait ôter ses dents. Sur son refus, je lui offris les miennes. Aussitôt tous les Arabes de se presser autour de nous pour voir le miracle. »

Ce premier voyage en Orient ayant été brusquement interrompu par une indisposition de son compagnon, Suchard était à peine de retour au foyer domestique, que l'envie lui prit de le recom-

mencer, ce qu'il fit trois ans plus tard, se dirigeant, cette fois, vers l'Egypte, Constantinople et la Syrie. Il avait toujours manifesté le vif désir de voir la Palestine, qu'il décrit dans ses mémoires avec une saveur toute particulière, et dont il parle parfois en termes émus : « Rassemblant dans ma pensée, nous dit-il, le souvenir des merveilles que je venais de voir, je remerciais la Providence qui, après m'avoir comblé de bénédictions sans nombre, m'accordait encore et m'avait réservé, pour mes vieux jours, assez de force et de santé pour venir me convaincre de la divinité de sa parole. »

C'est au retour de ce voyage en Orient, fait remarquer son biographe, que Ph. Suchard, en souvenir de Jérusalem et de l'Egypte, imagina d'élever sur sa maison de Serrières, les coupoles dorées d'une mosquée et d'un minaret en miniature.

Vous croyez, peut-être, que ce fut là son dernier voyage ? Non. A l'âge de 75 ans, il eut tout simplement la fantaisie de faire le tour du monde et, toujours en quête d'idées nouvelles, plus jeune que jamais dans ses impressions, dans le désir ardent de voir, de connaître et d'étudier, il s'aventura en Inde, en Chine, au Japon, pour revenir par San-Francisco et New-York.

Dans le récit de ses longs voyages, il ne parle, si nous ne nous trompons, qu'une seule fois d'affaires; mais il est tout naturel de penser qu'il ne les négligea point et qu'il fit, au contraire, connaître son industrie avec beaucoup d'habileté et d'intelligence dans les diverses parties du monde.

Comme chef de famille et chef de fabrique, Ph. Suchard est une physionomie non moins remarquable. « Vivant par la pensée avec les siens, dit à ce sujet l'ouvrage qui nous occupe, et pour chacun d'eux, de près ou de loin, il avait les attentions les plus délicates. Ses lettres, écrites de tous les coins du monde, étaient pour sa famille une véritable fête... Pour lui, le travail était chose sacrée et l'amour des travailleurs une religion. Aussi avait-il pour l'ouvrier les sentiments affectueux d'un père ou d'un frère, et s'intéressait-il à chacune des familles dont les membres étaient occupés dans sa fabrique. »

Entouré de l'estime générale, Ph. Suchard s'éteignit au sein de sa famille, le 14 janvier dernier. Il avait choisi, pour son épitaphe, cette parole biblique, résumant ses sentiments les plus intimes :

« Les biens et la miséricorde de Dieu m'ont accompagné tous les jours de ma vie. »

Nous n'avons fait qu'une analyse très succincte du livre si intéressant que vient d'éditer la librairie J. Sandoz, qui sera sans doute rapidement répandu parmi nos concitoyens, et qui est pour nous le plaidoyer le plus éloquent de ce que peuvent le travail, l'honnêteté et les sentiments religieux unis à la persévérance.

L. M.

A la campagne et à la vigne.

La température de ces dernières semaines a été une vraie bénédiction pour nos vignobles et nos campagnes, qui offrent, aujourd'hui, l'aspect le plus réjouissant. Aussi les promeneurs, notamment ceux des villes, abondent-ils, le dimanche, dans toutes

les directions, avides d'air pur, d'ombrages frais et heureux de contempler les superbes produits dont la terre s'est parée.

Tout semble, en effet, vouloir récompenser les travaux du cultivateur. Les foin sont récoltés dans les meilleures conditions, et, riches de graminées odorantes, de thym et de serpolet, ils embaument toutes les granges.

Les blés, déjà jaunissants sur leurs tiges élancées et fortes, font ondoyer leurs épis dodus au souffle du matin. Point de champs à demi dénudés, point de blés malingres ou clair-semés ; partout ils sont florissants et pleins de promesses.

Les cerisiers remplissent les corbeilles de nos marchés, et les fruits d'automne, déjà lourds sur la branche, la font incliner vers le sol.

La vigne, qui depuis si longtemps ne répondait plus à l'attente de tant de travailleurs dont elle est l'unique ressource, la vigne est des plus prospères.

Nos vigneron, qui ont tous une tendance à « prêcher misère, » même lorsque la récolte se présente dans des conditions convenables ; nos vigneron, qui étaient tristes, moroses, se sont déridés. J'en ai même vu rire, et de bon cœur : c'est significatif ! Malgré quelques réticences au sujet du dernier retour de froid, et de l'arrêt survenu dans la floraison, ils ne peuvent s'empêcher de vous dire, quand on les questionne : « Eh bien, franchement, monsieur, si tout ce qui reste mûrit, ça n'ira pas mal. » Puis, s'animant un peu, en parcourant la vigne et en vous montrant les ceps les plus féconds : « Ça pourrait bien aller à un char l'ouvrier. »

Si tout ce qui reste !... mais savez-vous ce qui reste, chers lecteurs ? Allez un peu visiter les pentes de Lavaux, les Burignon, les Désaley, les Epesses et autres vignobles : vous y pourrez compter comme moi, presque à chaque pas, 8, 10, 15 grappes par cep ; et ils sont nombreux, ceux qui en portent 20 et plus !

Et puis ce ne sont pas des grappes fluettes, mais longues et bien « épaulées. » Près des murs, plusieurs, dont les grains sont très avancés, ont déjà « tourné ; » c'est-à-dire qu'elles s'inclinent déjà vers la terre.

Mais non ; en conscience, je ne pourrais guère vous conseiller d'aller, à l'ardeur du soleil, visiter ces coteaux. C'est à n'y pas tenir !... Le vigneron qui nous accompagnait l'autre jour, au cœur du Désaley, entre onze heures et midi, ne se plaint guère de la chaleur, lui, il la supporte, il cause, il discute des divers plants, il se complait sous ce soleil brûlant, comme un lézard aux premiers rayons du printemps.

— David, combien pensez-vous qu'il y ait de degrés, ici ? lui demandions-nous.

— Sentez, me dit-il, en me présentant un fossier posé au bord du sentier, voilà mon thermomètre.

Il était, en effet, impossible de supporter dans la main ce fer, dont la température devait certainement dépasser 45 degrés.

— Les vers ont leur affaire, ajouta le vigneron ; ils sont cuits, Dieu soit béni !

Puis, soulevant par-ci par-là les larges feuilles, pour nous faire voir les grappes : « Il y en a de

beaux paquets... Si nous allions goûter mon huitante et un ? »

Cette dernière réflexion, qui m'était du reste fort agréable à ce moment-là, m'éclaira plus que tout autre renseignement sur les prévisions de la prochaine récolte.

L. M.

Onna fenna que pliàorè se n'hommo.

Quand lè dzouvenès dzeins sè mettont la corda à cou, y'ein a bin que ne peinsont pas pe liein què l'ao bet dè naz et que vont promettre à Pétabosson et mémameint à menistrè cein que ne volliont pas teni. Et porqu'è font-te dinsè ? Héla ! po cein que sont dzouveno ; que ne vayont què dè liein cein que l'ao paraît ètrè lo bounheu, et que vouàitont mé à la fortèna, à la bouna façon, ài ballès nippès et ài ballès paroles dè cliào què sè crayont d'amà, qu'à l'ao bouna conduite et à l'ao bontà. Assebin, ne faut pas ètrè ébayi se soveint cein va gràs pe tard. Quand la biautà s'ein vâ, quand l'ardzeint vint râ, et qu'on coumeincè à piornâ et à gongounâ pèl'hotò, ma fâi lo paradis qu'on avâi cru attrapâ, demandé son condzi et on coumeincè à sè repeintrè à lizi dè cein qu'on a fé petètrè à la coâte. Na pas que se on djeino valottet à bin onna galéza grachâsoa sè sont choisi cauquon dé sorta, d'on bon caractéro, dè bouna conduite et dè bons seintimeints, sein trào s'einquièta d'ao resto, que l'arrevâi cein que voudrà : ne sont jamé bin mahirâo ; kâ se s'amont et se sè respettont, et se vivent l'on po l'autro, l'ont adé dein lo tieu oqu'è que l'ao fâ d'ao bin.

Y'ein a onco prâo soveint que sè tsermaillont pè l'hotò, mà que ne volliont pas que sâi de per devant lo mondo, iò sè font boun'asseimblant ; ma fâi cliàsique sont dâi rudo lulus et l'arrevè adé on momeint iò on sâ à quiet s'ein teni su l'ao compto.

On coo, que fasâi lo fonteni, viquessâi avoué sa fenna, et tsacon crâyâi que fasont bon ménadzo et que s'amâvont gaillâ. On dzo que stu fonteni cro-sâvè on poâi qu'êtâi dza à 'na treintanna dè pî dè profundîao, m'einlève se la terra ne vint pas à vélâ pè lo coutset, que vouaiquie lo pourro diablo einterrâ tot vi. Pè bounheu que lè cotès aviont on pou ratenu la terra, que cein gravâ à lulu d'ètrè cincrottâ à tsavon ; mà devant dè savâi s'on lo porrâi sauvâ, cé malheu fe 'na tôla brechon dein lo veladzo, que tot lo mondo vegnâi vairè. Quand la fenna à fonteni sut l'affèrè, le fe dâi sicliâiès et dâi remauffâiès, que lè dzeins aviont pedi dè tant dè désolachon et que tsacon arâi fé ne sé quiet po lâi reindrè se n'hommo, tant le paressâi lo regrettà.

— Ne faut pas trào vo désolâ, ma pourra fenna, se lâi fe lo menistrè que tâtsivè dè la consolâ. N'est pas onco moo ; on l'out dévesâ ; on travaillè po doutâ la terra, et se pliait à Dieu, sarâ sauvâ.

— Oh ! se lâi repond la fenna, ein sè lameinteint adé mé et ein dzemotteint, n'est pas pi tant li que regretto ; mà l'est sè tsaussons, que sont batteint nâovo, que lâi y'é brotsi stâo dzors passâ, et que l'a met po lo premi iadzo stu matin.